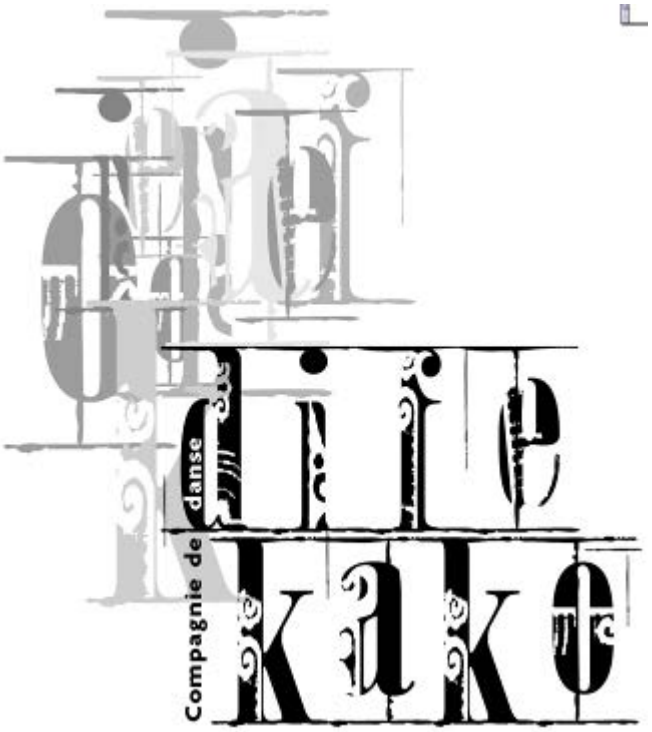
Compagnie Difé Kako



« KAKOPHONIES »

Sommaire

> La compagnie Difé Kako p.3

> Distribution p.4

> Note d'intention - programmation p.5

> Fiche technique p.7

> Annexe pédagogique p.8

> Interventions p.9

> Articles p.10

/ Cie Difé Kako :

La compagnie de danse DIFE KAKO s'inspire des cultures africaines et antillaises.
A l'origine de DIFE KAKO (expression antillaise qui signifie littéralement « quelque chose qui chauffe »), il y a la volonté de sa fondatrice, Chantal Loïal, de chercher une gestuelle nouvelle.

Dès 1994, associée à Nathalie Awilo, Chantal Loïal s'attache à créer un langage chorégraphique basé sur un métissage des danses africaines et antillaises ainsi que sur les répertoires musicaux traditionnels et contemporains.
L'identité « multiple » des deux chorégraphes croise rapidement celle d'autres artistes d'origines variées pour finalement former une compagnie vivant aux rythmes de la diversité culturelle.

La compagnie DIFE KAKO se compose de danseuses possédant une formation de danse pluridisciplinaire (classique, moderne, jazz, danses traditionnelles de l'Afrique de l'Ouest, de l'Afrique Centrale, du Mahgreb, de la Guadeloupe, de la Martinique) et de musiciens maîtrisant différentes percussions et instruments (djembé, dum-dum, les tambours ka, maracas, cha-cha, accordéon, basse, balafon, ti-bwa).
Les artistes originaires des Antilles, de l'Afrique sub-saharienne ou d'Europe, ont grandi dans des villes cosmopolites où ils ont pu mettre en parallèle, appréhender la pluralité des cultures, jusqu'à ce que jaillisse l'étincelle créatrice.
Reflet de leurs différences culturelles et de leurs divers parcours artistiques, leur travail est surtout caractérisé par le métissage.

La Compagnie, toujours à la recherche d'innovation et dans un souci de diversification artistique, développe plusieurs concepts pédagogiques et chorégraphiques pour amener le public à la découverte de cette danse métissée à travers divers outils tels que :

> Les créations chorégraphiques : « *Makak Janbé Croco* » (2009)« *Zandoli pa tini pat* » (2008), « *Divers-Cités Féminines* » (2007), « *Aski Parè* » (2004), « *Kakophonies* » (nouvelle version: 2001), « *Woulé Mango* » (2000), « *Kakophonies* » (1998), « *Hansel et Gretel* » (1997),

> La pédagogie : cours, stages, ateliers,
> Les échanges de pratiques et de formations,
> La mise en place et la réalisation de conférences dansées,
> L'organisation et l'animation de bals et bals-concerts,
> Les veillées métissées,
> Les animations chorégraphiques,
> La création de parades carnavalesques,
> Le C.D. « Bal-Konsèr »,
> Les ateliers de musique.

/ Distribution :

Interprètes - Hélène Deshauteurs, Tania Jean, Chantal Loial, Nadine Mondziaou, Julie Sicher

Direction artistique et chorégraphique - Chantal Loïal
Assistante artistique et chorégraphique - Nadine Mondziaou

Direction musicale - Jacques de Lamare
Percussions – Anildo Silva, Jacques de Lamare, Cyrille Daumont/Igo Drané

Lumières – Eric Pernot

© photo : Patrick Berger

/ Note d'intention :

Créé en mars 1995, et actualisé au fil du temps, ce spectacle est le résultat d'un travail de recherche en danse, théâtre et musique. Il est né de l'observation du quotidien et de l'émotion qui en émane.
Espièglerie chorégraphique : jeu de mots autour de « Difé Kako », « KAKOPHONIES » entraîne son public dans une mosaïque reconstituant un aspect cacophonique pour une création métissée. Onomatopées, chants et poèmes, nous ramènent au banc des écoles. L'interprétation de la fable de La Fontaine en créole, yé krik, yé krak et rita-ta, et surtout ABCD, nous renvoient à un système éducatif qui pourrait interroger.

Les musiciens se mêlent à la danse, les danseuses aux tambours, et plongent le spectateur dans l'atmosphère d'une salle de classe. Leur approche de la danse et de la musique est toujours ludique, humoristique et optimiste pour le plaisir des spectateurs…

Les danseuses mélangent une gestuelle d'Afrique Centrale, d'Afrique de l'Ouest et des Antilles, le tout revisité dans un univers contemporain. Les artistes dévoilent leurs instruments et leurs danses pour raconter en filigrane l'évolution d'une culture…

Durée de la représentation : 45 minutes.

© photo : Patrick Berger

/ Programmation

Théâtre Paris-Plaine, Paris, janvier 1999
Théâtre de Maubeuge, juillet 1999
Cité de la Musique de la Villette, Paris, octobre 1999
Rencontres de Danse Urbaine de la Villette, Paris, novembre 1999
Théâtre Les Malassis, Bagnolet (93), juillet 2001
Festival « Les Arts de la Rue », Aurillac (15), août 2001
MJC Club de Créteil (94), janvier 2002 / janvier 2003 / janvier 2004
Scène Nationale Basse-Terre (Guadeloupe), décembre 2002
Centre des halles, Paris, mars 2003
Encre, Cayenne (Guyane), avril 2003
Théâtre de Charenton (94) mars 2004
Théâtre de l'Epée de bois, Festival Karaïb, octobre 2004
Théâtre Louis Jouvet, Rethel (83), décembre 2004
Mairie du 14e, Paris, janvier 2005
Francophonies, Dourdan (91), octobre 2006
Centre Culturel Sydney Bechet, Grigny (91), novembre 2006
CCN Biarritz, novembre 2007
Festival Mawazine, Rabat (Maroc), mai 2008
Centre National de la Danse, Pantin (93), juin 2008
Ville d'Erstein (67) dans le cadre de notre résidence ADIAM 67, mai 2009
Suresnes Cités Danse Connexions, Théâtre Jean Vilar, Suresnes (92), janvier 2010
Espace Malraux en partenariat avec l'Illiade, Geispolsheim (67), mars 2010
Jardin d'acclimatation, Festival "Un jardin en Outre-Mer", Neuilly-sur-Seine, avril 2011
Château Rouge, Festival "Dehors Dedans", Annemasse, juin 2012

/ Fiche Technique :

Contact technique : **Hervé Janlin**
06 77 08 93 55
regie@difekako.fr

Durée : 45 min

- **Nombre de personnes : 9**
  - 4 danseuses,
  - 3 musiciens,
  - 1 chorégraphe/danseuse,
  - 1 technicien lumière.

- **Moyens matériels apportés :**
  - 1 caisse claire,
  - 2 ka,
  - 1 djembé,
  - 3 doum-doums,
  - Pas de décor.

- **Besoins matériels :**
  - 8 chaises type « écoles noires »,
  - Plateau équipé de pendrions, frises et tapis de danse noir.

- **Lumière :**
  - 48 circuits 3 kW avec pupitre programmable,
  - 22 pars 220 v C.P 62,
  - 45 P.C 1000 w,
  - 10 découpes 1000 w 614 s,
  - 1 poursuite 575 HMI ou 1200 HMI.

- **Son :** jauge de + de 500 places
  - 2 micros statiques d'ambiance,
  - 3 au plateau côté jardin,
  - 2 micros cravates,
  - 1 équaliseur,
  - 1 limiteur compresseur sur la façade,
  - 1 platine C.D.

- **Plateau technique :**
  - à partir de 9 x 9 m.

/ Annexe Pédagogique :

Avant de venir voir notre spectacle « Kakophonies », nous vous suggérons quelques thèmes autour desquels vous pourrez travailler,

- soit par le biais de l'apprentissage :

- La fable de La Fontaine : « Le Corbeau et le Renard »,
- Pour les plus petits : la chanson « Au clair de la lune »
- La chanson : « Ka sa yé missié Bobo » de Zouk Machine.

- soit en effectuant des recherches sur :

- La situation géographique et le patrimoine culturel :
  - **Des Antilles** et plus particulièrement de la Guadeloupe,
  - **De l'Afrique Centrale** (Congo R.P.C., Zaïre R.D.C.),
  - **De l'Afrique de l'Ouest** (Sénégal, Guinée, Mali et Côte d'Ivoire).

- L'esclavage.

Pour l'aspect culturel, voici quelques pistes avec une liste (non exhaustive) de références :

- **La discographie :**
  - Le groupe Zouk Machine,
  - Mario Canonge et le groupe Malavoi : biguine, mazurka/ Dédé Saint-Prix
  - Kan'nida – Esnard Boisdur - Anzala : percussions traditionnelles de la Guadeloupe
  - Musiques du monde, Afrique Centrale/ Génération moderne N'dombolo, groupe Elima percussion.

- **La littérature :**
  - Aimé Césaire,
  - Léopold Sédar Senghor,
  - Patrick Chamoiseau : « Chemin d'école »,
  - Gisèle Pineau,
  - Edouard Glissant,
  - Tony Delsham,
  - Raphaël Confiant,
  - Maryse Condé,
  - Simone Scwharz-Bart : « Mûlatresse Solitude ».

- **Le Cinéma :**
  - « Rue Cases Nègres » de la réalisatrice Euzhan Palcy,
  - « Siméon » d'Euzhan Palcy, « Saison blanche et sèche » d'Euzhan Palcy,
  - « Biguine » de Guy Deslauriers,
  - « 1802, Delgrès », « Sucre amer » de Christian Lara.

/ Interventions :

Les danseuses :

Au fil des années Chantal Loial développe au sein de la compagnie Dife Kako une pédagogie chaleureuse et studieuse dans laquelle la joie de vivre s'associe toujours à la rigueur. Les danseuses sont toutes empreintes de la démarche Dife Kako depuis plusieurs années et participent aux créations de la compagnie (*Woulé Mango, Kakophonies, Aski Parè, Zandoli pa tini pat, Château Rouge,* ou encore le *Bal Konsèr*) et au travail pédagogique de celle-ci.

Ayant élaboré une écriture chorégraphique qui puise aux sources de la danse africaine et antillaise, elles s'attachent à transmettre un style dont la technique n'est improvisée qu'en apparence.
Leur expérience d'artiste au sein de diverses grandes compagnies les amène à créer une danse originale, contemporaine et métissée, qui s'inspire des chants, des gestuelles, des danses traditionnelles et offrant, au public comme aux élèves, une approche authentique et actuelle de la culture afro-antillaise.

Leur technique :

- Echauffement constitué d'assouplissements et de renforcement musculaire,
- Apprentissage technique de base en travaillant des mouvements d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique Centrale,
- Apprentissage technique de base en travaillant des mouvements des Antilles : mobilité du corps central (sternum, dos), du bassin, des bras et la position dooplé.

L'apprentissage chorégraphique se fait la plupart du temps autour de deux danses : la danse mandingue (Afrique de l'Ouest) et la danse d'Afrique Centrale, soukouss, zebola, essombi, wara.

D'un point de vue musical, tous les cours se font impérativement avec des percussionnistes, afin que les élèves prennent conscience du rapport concret de la danse avec la musique. Par leur dynamisme et leur inventivité, les musiciens créent leur musique à chaque cours.
Les instruments utilisés sont les percussions antillaises, gwoka, caisse claire, et percussion africaine, djembés.

Quelque chose a chauffé avec Difé Kako

Le spectacle « Kakophonies », créé en mars 1995 et actualisé au fil du temps, relève autant de la pédagogie que de l'humour.

Cinq danseuses, trois musiciens ont fait parler leur corps sur la scène de l'espace Louis-Jouvet pour plonger le public dans une réflexion sur l'éducation.

Malgré la fraîcheur de saison, vendredi soir, l'espace Louis-Jouvet a eu une bouffée de chaleur avec la représentation de la Compagnie Difé Kako qui a su mêler humour et réflexion.

19 h 45, René (NDLR : c'est le régisseur) répond aux musiciens qu'il est prêt. Le spectacle peut alors commencer.

Dans la salle, du bébé à la personne d'âge mûr, en famille ou entre amis, ils sont quelque 170 à s'être déplacés, attisés par leur curiosité. Il est vrai que la programmation des espaces culturels, pas seulement celui de Rethel, offre trop rarement des spectacles de danse.

Avec l'invitation de la Compagnie de danse Difé Kako, expression antillaise qui signifie littéralement « *quelque chose qui* bles de La Fontaine, à la récitation de l'alphabet sur un tempo entraînant,...

Bref, vous l'aurez compris, le spectacle « *Kakophonies* », créé en mars 1995 et actualisé au fil du temps, relève autant de la pédagogie que de l'humour. « *Ce spectacle est né de l'observation du quotidien et de l'émotion qui en émane* » explique Chantal Loïal, directrice, fondatrice et chorégraphe de la compagnie. Tout ce qui l'a nourrie depuis sa naissance à Pointe-à-Pitre, l'année du premier Woodstock, se retrouve dans ses pièces.

Exprimer le quotidien en dansant

Pas vraiment militante, Chantal Loïal est toujours en quête d'une nouvelle gestuelle pouvant accompagner une réflexion sur des thèmes qui la touche de près. « *L'esprit de la compagnie est de travailler sur le métissage tout en étant fidèle à notre identité antillaise et africaine. Kakophonies parle plus de problèmes d'éducation* » confie de la vie et, planant au-dessus de tout cela, c'est donc l'éducation et l'importance du savoir pour sortir de ce monde de l'esclavage qui sont visées.

Lorsqu'au milieu du spectacle, qui dure 45 minutes, on entend lire une danseuse antillaise, « *nos ancêtres les Gaulois* »... dans un manuel scolaire, des questions viennent fatalement sur le système.

C'est encore plus flagrant à l'évocation de 1848, date de l'abolition de l'esclavage... qui a eu tant de mal à être reconnue.

Dimension pédagogique

Dérision-réflexion : une mixture qui confère à ce spectacle un véritable charme espiègle. A l'image de la Compagnie tout entière qui fête ses 10 ans cette année.

Aujourd'hui, Chantal Loïal s'attache simplement à exprimer son quotidien. Notamment celui des Antilles où la danse est un mode de vie, voire plus, un langage.

Dans Kakophonies, les musiciens se mêlent à la danse, les danseuses aux tambours, et plongent les spectateurs dans cette atmosphère rythmée. L'approche de la danse et de la musique est toujours ludique, humoristique et optimiste.

Car, même s'il faut montrer la face cachée des Antilles, il ne faut pas en oublier les atouts, comme le climat, les belles filles, l'ambiance,... qui sont nés de cette histoire culturelle.

Sans « *prise de tête* » comme l'avance la directrice de la compagnie, les spectacles divertissent tout en éduquant. D'ailleurs, ce volet pédagogique se poursuit au-delà de la scène avec notamment des ateliers dans les écoles, comme il y a pu en avoir à l'école Mazarin de Rethel, l'école primaire de Sault-lès-Rethel ou celle de Gomont.

Emmanuel Défente

Chantal Loïal, fondatrice, directrice et chorégraphe de Difé Kako, danse à travers le monde (Kenya, Japon, Australie...) tout en continuant à enseigner et à danser avec d'autres compagnies.

MARDI 2 DECEMBRE 2003

FRANCE - GUYANE

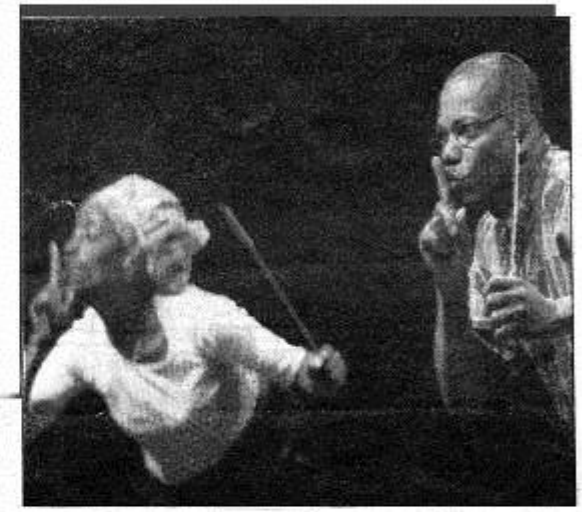
LE QUOTIDIEN D'INFORMATION DE LA GUYANE

DANSE

France Guyane 2-12-03

Kako folies

Trois spectacles de danse se sont succédé, samedi soir, au Zéphyr, à Cayenne. Avec ses grimaces et ses blagues enfantines, la compagnie afro-antillaise Difé Kako a donné le ton.



Il y a quelque chose qui chauffe chez Difé Kako. Ça tombe bien, c'est exactement ce que le nom de cette compagnie de danse afro-antillaise signifie en créole. Quelque chose qui chauffe, dans cette Kakophonie, qu'elle présentait samedi soir, au Zéphyr, à Cayenne, et qui invitait le public à un joyeux retour en enfance.

Grimaces, dés, maracas-ses, mélodies enfantines, lorsque l'un des musiciens brandit une ardoise sur laquelle il a inscrit « **Récréation** », petits et grands éclatent de rire. La règle du jeu est claire. De même que lorsque résonnent « **1... 2... 3... Soleil...** » ou « **Au clair de la Lune** », le spectacle s'adresse à tous ceux qui traversent la douce période de l'enfance ou à tous ceux qui l'ont fait un jour. L'espace d'une petite heure, on y goûte à nouveau.

Une belle prestation de la compagnie afro-antillaise Difé Kako qui a présenté sa Kakaophonie.

Un spectacle métissé

Le spectacle métissé est succulent et surprenant. Dommage cependant que le public du Zéphyr ait été si peu nombreux pour applaudir les quatre danseuses et les trois musiciens-percussionnistes, venus de l'hexagone pour montrer quelque chose de différent, pour délivrer un message universel. Celui du rire.

Pendant la semaine, ils avaient ménagé un moment pour réaliser, avec les collèges du département et Danièle Ridier, un atelier de danse. Les collégiens d'Auguste-Dédé sont les seuls à avoir répondu à la lettre de la compagnie. Ils ont présenté, samedi soir, le fruit d'un travail intensif de trois jours. Impressionnant. En une poignée de jours, les jeunes ont su coordonner leurs mouvements. Ils ont appris à donner le rythme avec leurs mains et à le suivre avec le reste de leur corps. Un exploit remarquable après trois jours de stage.

Enfin, la compagnie Julie Adami a présenté une chorégraphie de Tinel. Atmosphère orientale, lumière tamisée à l'ombre d'une porte de casbah. Turban, flûtes et percussions ont donné une dimension mystérieuse à cette prestation de 15 minutes. Samedi soir, danses et percussions ont été le médiateur du monde.

P. Gi.
Photos : Jody

Danser le métissage

Il y a bien plus qu'un océan entre Paris et la Guyane française, il y a le fleuve de ***l'histoire créole.*** *Nous avons suivi la compagnie Difekako au cœur du bassin amazonien, à la recherche de la créolité.*

La compagnie Difekako dans Kakophonies de Chantal Loïal.

Huit spectacles sur dix sont classés « contemporain » en métropole, contre un sur dix en Guyane. Les poids lourds du contemporain s'aventurent rarement sur ce morceau de terre amazonien. Pourtant, il serait faux de prétendre que les Guyanais y sont allergiques. Quand Difekako, la compagnie de Chantal Loïal, vient danser à Cayenne, les applaudissements du public sont particulièrement nourris. La dernière pièce de Chantal Loïal, *Aski Paré*, échappe il est vrai à une certaine froideur caractéristique des danses contemporaines : elle est bâtie sur un métissage de gestes afro-antillais que le public créole connaît bien. Mais ne nous trompons pas : *Aski Paré* est un spectacle contemporain, porté par une scénographie étudiée, une gestion de l'espace soignée, et un thème riche narré avec clarté. Cette façon de chorégraphier somme toute « métropolitaine » ne choque pas vraiment ici : Chantal Loïal est créole, elle a vécu en Guadeloupe jusqu'à huit ans, et la Guyane fait partie du même ensemble culturel antillais.

« L'universalité, précise Chantal Loïal, est l'axe principal de mon travail. Elle symbolise mon souci de ne pas cloisonner ma création à une vision ou une thématique « antillaise. » Dans une société qui se déclare cosmopolite et multiculturelle, l'évolution des mentalités n'est pourtant pas toujours au rendez-vous et le métissage réel reste suspect. Je me bats au travers de mon travail pour une expression chorégraphique libre de ces préjugés et c'est peut-être ce qui explique en partie les réticences de programmateurs à parier sur notre travail. Mais c'est un choix de ma part d'user des différences ethniques et culturelles de mes interprètes pour traiter d'une thématique. »

Entre le public guyanais et Difekako, le contact passe très bien. La compagnie de Chantal Loïal et son équipe mènent d'ailleurs des actions de sensibilisation à chaque passage. En novembre, ils ont appris les bases de la danse à soixante enfants d'un collège local, et conçu un stage qui réunissait une trentaine de danseurs amateurs. Ils ont aussi dispensé un atelier à des chorégraphes et des professeurs de l'association Alinga : « comme eux, j'ai des bases traditionnelles. Mais, avec Montalvo/Hervieu, j'ai beaucoup appris sur la composition chorégraphique. Ce savoir, j'en fais modestement profiter ceux qui se plaignent de ne pas le trouver en Guyane. Dans les différents stages ou ateliers, nous proposons une découverte des rythmes, des chants traditionnels et des pas de base. Ensuite, progressivement nous introduisons des éléments contemporains en terme d'espace et de gestuelle. Pour l'ensemble du public, il s'agit d'une initiation ainsi que d'une sensibilisation à la création chorégraphique dans son ensemble. »

« C'est un choix de ma part d'user des différences ethniques et culturelles de mes interprètes pour traiter une thématique. »

Bien sûr, le contemporain « pur et dur » passe ▶▶▶

Aski paré, récente création de Chantal Loïal sur la condition féminine.

moins bien ici. Annick Montcouvert se souvient : « Je me suis installée ici en 1986 et j'ai créé plusieurs pièces contemporaines, sur les gestes des piroguiers, sur la claque caractéristique qu'on donne pour écraser un moustique, etc. Au Brésil, ces pièces ont bien marché, mais en Guyane, l'accueil a été fort tiède. A l'inverse, lorsque j'ai décidé d'étudier les danses traditionnelles guyanaises et d'y appliquer une gestion de l'espace très contemporaine, ce fut un franc succès. »

« La moitié des spectacles donnés en Guyane sont folkloriques, en majorité du traditionnel guyanais », jauge Annick Lafrontière, responsable de l'Encre, première salle guyanaise équipée pour accueillir la danse. *Kacéko, Grajé, Léròl, Kamougé* sont de plus en plus populaires. La Guyane ne compte que 100 000 habitants, mais une dizaine de groupes folkloriques se sont formés. Cornelia Birba fait danser les enfants de Cayenne depuis vingt-huit ans. « A l'origine, cela leur donnait dix points supplémentaires au bac. Pourtant, ces derniers temps, je les vois souvent venir par plaisir. » Signe de sa vitalité, le *Kacéko* est toujours dansé le samedi jusqu'à l'aube dans la légendaire salle de bal de Madame Sérote, grande dame de quatre-vingt-trois ans qui résume à elle seule le combat des Guyanais pour la mémoire. Reste que nombre de danseurs souhaitent pouvoir évoluer.

L'Association Alinga a été initiée principalement par un ex-danseur des Ballets congolais, Jean-Marc Passard, avec lequel Chantal travaillait à Paris. De retour en Guyane depuis plus de quinze ans, il se bat pour l'ouverture de la danse dans les Antilles et fait venir de nombreux intervenants dont la culture d'origine peut leur permettre de comprendre la problématique de la créolité. Ainsi, Norma Claire, Georges Momboye, Rokia Traoré se sont déjà attelés à cette tâche délicate qui consiste à opérer une recherche gestuelle sur les Antilles et sur la contemporanéité qu'elle peut susciter.

Une façon de se désenclaver

Chaque argument des ballets créés par Chantal au sein de sa compagnie n'est jamais éloigné de la problématique créole. Il s'agit pour elle de poursuivre une recherche sur les spécificités de l'histoire. Chaque pièce intègre l'histoire des Antilles et l'imbrication des différentes cultures, tout en faisant l'éloge du métissage. Chacune d'entre elle s'appuie sur des ressorts différents, la condition de la femme dans *Aski Paré*, l'éducation « nationale » rongée par l'humour dans *Kakophonies*. Dans cette dernière pièce, nous sommes ramenés sur les bancs de l'école. Un instituteur y éprouve quelques difficultés à prodiguer à un groupe de jeunes filles dissipées un enseignement fort éloigné de leur quotidien. Construite comme une mosaïque de saynètes, la chorégraphie offre des moments savoureux : une fable de La Fontaine en créole, le voyage Paris-Point-à-Pitre… C'est une leçon d'histoire en raccourci bien plus efficace que tout discours.

« Pour moi, insiste Chantal, il s'agit de dépasser la tradition, même si la gestuelle y reste fidèle. En Guyane, ils ne pensaient pas que la danse pouvait parler de leurs préoccupations, maintenant, ils savent que c'est possible. Ce qui est aussi une façon de se désenclaver. »

Nicolas Six et Agnès Izrine

Parenthèse Danses traditionnelles

Les racines d'un style

Nées au XVIe siècle parmi les esclaves des plantations, les danses traditionnelles guyanaises ressemblent beaucoup aux danses de réjouissance du continent noir. Parmi elles, le *Kacéko* qui signifie *cassé corps, corps cassé* en créole. Quelques maîtres jugeant ces danses fort lascives, ils imposent aux esclaves la bourrée auvergnate, la mazurka, la boulangère, les quadrilles, le lancier, etc. L'influence des danses de salon européennes grandit. Si bien que naissent des danses typiquement créoles, cuites à feu doux dans la grande marmite du métissage. Une décoction de racines africaines, européennes et caribéennes. N. S

Contact :

Compagnie Difé Kako
54 rue Vergniaud Hall A 75013 Paris
Tel : 01 70 69 22 38
Site Internet : www.difekako.fr

© photo : Patrick Berger

Chantal Loïal – Chorégraphe

Tel : 06 60 42 50 66
contact@difekako.com

Angèle Danielou – Communication

Tel : 01 70 69 22 38
communication@difekako.fr

Administration

Tel : 06 85 19 19 05
cie.difekako@gmail.com